

Zeitschrift: Kinema
Herausgeber: Schweizerischer Lichtspieltheater-Verband
Band: 7 (1917)
Heft: 48

Artikel: "Es ist Kino"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-719603>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rait-il pas les goûter au cinéma, ces sensations-là? Il s'enthousiasmera, prendra feu pour telle ou telle cause, bref, il vivra des instants précieux pour son développement intellectuel. Et à ceux qui prononcent les grands mots de morale et d'exemple, nous leur demanderons: Que pensez-vous de l'effet moral d'une tragédie conjugale de Strindberg, die Wedekind ou encore de Ibsen? N'est-ce pas précisément par des pièces de ce genre-là que le mal, caché sous de brillantes couleurs et sous de belles paroles, s'infiltre comme un poison subtil mais sûr dans l'âme des spectateurs? Qu'on ne reproche donc plus au cinéma d'être antimoral! Le théâtre proprement dit laisse loin derrière lui tout ce qu'on peut reprocher à la cinématographie dans ce domaine-là et nous souhaiterions vivement qu'un des maîtres de la presse eût enfin le courage de l'avouer et de le proclamer bien haut.

Une mise en scène, toute parfaite soit-elle, ne constitue pas la réelle valeur d'un film. Il faut prendre garde de ne pas négliger l'action et surtout de ne pas la laisser paraître invraisemblable. Le public ouvrier n'est certes pas insensible à la beauté et à la richesse des décors, mais si c'était là tout, il s'apercevrait promptement du vide et de la faiblesse de l'action qu'il regarde se dérouler. Il lui faut des réalités, des choses vécues et senties. Nous estimons superflu de citer des exemples, les films de ce genre sont légion. L'homme pratique et d'un bon sens utilitaire forme des plans et fait travailler son imagination dans le domaine du réel, des choses tangibles. Ses idéaux s'arrêtent là tandis que l'intellectuel qui aspire à se délasser quitte précisément le domaine des réalités pour un autre tout imaginaire. Ceci nous amène à la deuxième catégorie de nos considérations.

Si l'on établit un parallèle entre le théâtre et le cinématographe pour juger d'où l'homme simple tire le plus grand profit sous le rapport de son instruction et de son développement, il faut bien reconnaître que le théâtre ne saurait décidément prétendre au 1er rang. La valeur incontestable du cinéma réside dans le fait qu'il initie le spectateur à tous les domaines imaginables et sans aucun effort de sa part. Les connaissances qu'il acquiert de cette façon équivaudrait à de longues lec-

tures ou conférences, alors que par le cinéma il se trouve initié aux mêmes choses par le fait d'ouvrir ses yeux. On ne rend compte dès lors de l'immense importance du film pour la classe ouvrière: après sa tâche journalière, l'ouvrier avide de s'instruire et de se développer cherche à le faire de la manière la plus profitable et la plus rapide possible. Le cinéma met aujourd'hui à sa portée tout ce qu'il désire voir, il l'initie à peu de frais à des connaissances géographiques, techniques, scientifiques, ethnographiques, artistiques etc. La médecine même à tout récemment révélé ses secrets sur la toile. Quant au vues de tous les pays du monde, elles ont atteint un degré de perfection tel qu'on n'aurait pu l'image il y a quelques années seulement. Enfin, les films de démonstration remplaceraient avantageusement, au point de vue de l'enseignement, les coûteuses conférences qui se donnent journellement dans nos hautes écoles.

Par conséquent nous estimons que les directeurs de cinématographes ont le devoir de révéler et de répandre toujours davantage un genre de films appelé à rendre de si grands services. Il s'agit de faire l'éducation du public, mais la chose vaut la peine d'être entreprise et elle portera en elle sa récompense spécialement lorsqu'il s'agira d'un public d'ouvriers presque tous désireux de s'instruire et curieux de toutes les découvertes et perfectionnements.

Il y aurait enfin un troisième point de vue à considérer dans la question qui nous occupe: les occasions de gain et d'amélioration de positions que les progrès inévitables de l'instruction par le film entraîneront pour les ouvriers. Néanmoins le développement de cette question nous mènerait trop loin et nous nous bornerons à la signaler en passant. Il a paru plusieurs articles dans ces colonnes sur le film facteur d'enseignement et nous renonçons à nous étendre sur le sujet attendu qu'il a déjà été traité. Nous tenons cependant à répéter en terminant que le cinématographe se trouve en rapports très étroits avec le public ouvrier et que leur chances de succès à tous deux dépendent de leur constante collaboration.

„Es ist Kino“.

Will heute einer der geistigen Arbeiter, ein Kritiker, Referent oder Schriftsteller den Leser über den Wert eines Romans oder eines Theaterstückes belehren, so muss er sich schon die Mühe nehmen, sein Urteil durch Erzählung des Inhalts, durch Zerlegung der Handlung, durch eine sachliche und objektive Kritik zu begründen. Anders bei literarischen Produkten, anders bei Bühnenstücken, anders bei Filmdramen und Filmromanen gestaltet sich Untersuchung und Taxierung, sowie sich auch die Vergleiche und Begriffe zur Erläuterung allemal in den Grenzen des Gegenstandes zu halten haben, der hier

kritisch behandelt wird. Mitunter zwar verwendet der Beurteiler ein Schlagwort. Aber er lässt seine Verwendung lieber bleiben, wenn er Wert darauf legt, sachlich und gründlich zu sein. Ein kritisches Schlagwort aber ist zur Zeit sehr beliebt und es wird allemal dort angewendet, wo es sich darum handelt, nicht den Wert, sondern den Unwert eines Bühnenstückes recht kurz und recht kräftig zu begründen. Dann sagt der Kritikus: „Es ist Kino!“ Solch eine Bewertung nach der schlechten Seite hin ist der Kritik heute durch dieses eine Wort möglich gemacht und man begegnet diesem Worte schon

derart häufig, dass man e unbedingt zu den wirksamsten Schlagworten zählen darf, mit dem minderwertige Literatur charakterisiert werden kann. Zwar, indem der Literat „Kino“ sagt, meint er „Film“, aber die Verwechslung ändert ja wenig an der Sache selbst. Denn er und der Leser wissen schon, was gemeint ist; so etwas Kunterbuntes, Aufregendes, Sensationelles, wenn sich das Schlagwort auf die Handlung bezieht. So etwas Chaotisches, Erlogen, Unmotiviertes und Unliterarisches. Es ist schwer zu erraten, was mit dem Wort „Kino“ gemeint ist, weil noch kein Mensch sich die Mühe genommen hat, das Wesen des Kino- bzw. des Filmdramas zu deuten. Seine Stellung in Poetik, ferner Begriff, Bedeutung und Geschichte des Filmdramas, die technischen und geistigen Grundregeln sind noch nicht in Kapiteln gefasst. Noch ist das Filmdrama eine Kunstgattung, deren starke und schwache Seiten von jedermann so gesehen werden, wie etwa das Leben von jedermann angesehen wird, nämlich individuell.

Aber der Film rächt sich an den Verwendern des neuen Schlagwortes vom „Kino“. Fehlt irgend einem Kunstprodukte das Grundelement, um das seit Jahrtausenden Dichter und Darsteller mühsam gerungen haben, fehlt einem dichterischen Produkt die Anschaulichkeit, dann kommt der Film und vermittelt sie ihm. Der kritische Betrachter sieht dann, stat zu raten, er merkt, wie Herz und Gemüt vorzugsweise durch die Anschauung des Auges angeregt werden und wie die bildhaften Eindrücke das innere Vorstellungsvermögen mittelbar treffen. Da diese neue Wirkung kritisch nicht mehr zu bemängeln ist, so verwendet er das Wort „Kino“ überall dort, wo dieses Hauptfordernis der Anschaulichkeit erfüllt ist. Dass er das Wort im üblichen Sinne anwendet, beweist nur, wie sehr er durch Gewohnheit und Tradition beeinflusst, diese endlich erfüllte Kunstforderung der Anschaulichkeit missversteht. Wie gesagt: Wesen und Gesetz des Film ist noch nicht in Kunstlehren verzapft, es gibt noch keine Ästhetik des Filmes, noch ist die Stellung des Filmdramas zu seinen Ursprungs- und Schwesterkünsten nicht durch Autoritäten verdreht worden. Goethe z. B. schrieb in einer Stunde des Unmutes: „Man versperrt sich durch alle Theorie den Weg zum wahren Genusse; denn ein nichtigeres Nichts als sie ist kaum erfunden worden.“ Und wenn auch kein Zweifel sein mag, dass verständige Theorien selbst dem begabtesten Künstler als Richtschnur dienen können, nicht so, dass er an den Buchstaben sklavisch gebunden wäre, sondern so, dass sie ihm behilflich werden, in gewissen Fällen das Rechte leichter zu finden, für den Film wären sie aus diesem einen und einzigen Grunde erwünscht, damit der Kritiker kein Recht mehr hat, das Wort „Kino“ einfach überall dort anzuwenden, wo eine Erfahrung ihn im Stich lässt, wo er neue Stärken durch eine einfache Wortschändung in Schwächen verwandelt.

Es ist leider so, dass die Mängel einer jeden Kunstlehre in ihrer Entfernung von der Wahrheit, in ihrer Abstraktheit liegen. Daher soll hier eine solche zugunsten des Filmes gar nicht erst versucht werden. Sie würde die

Mièbraucher des Begriffes „Kino“ nur noch der Mühe entheben, sich durch eigene Anschauung einen Begriff für das Kino zu bilden. Darüber aber müssen sie aufgeklärt werden, dass bei vergleichender Gegenüberstellung des Filmes mit anderen Künsten dieser doch entschieden den Vorzug geringerer Geistigkeit besitzt und sich die Schwere des Stoffes im Film am meisten fühlbar macht. Die Idee wird nicht mehr angedeutet, sondern ausgeprägt, seine eigentlichste Leistung beruht in der Darstellung des Körperlichen als bestem Ausdruck. Nicht mehr andeutungsweise und durch Vermittlung von Buchstaben und Sprachlauten, sondern durch Aneinanderreichung begrifflicher Bilder tut sie ihre unmittelbare Wirkung auf Sinne und auf Seele. Der Film hat die jahrtausende alte Meinung hinfällig gemacht, dass die Natur uns zur Offenbarung des Inneren als allgemeines und als letztes Mittel nur die Rede gegeben habe, durch welche die Gestalten in der Phantasie erst wieder Form annehmen mussten. Der Film hat die Wahrheit und die Weisheit der Kunsthistoriker zuschanden gemacht, als sei das Wortdrama die verständlichste Kunst. Und er hat restlos bewiesen, dass die Wortpoesie eine allgemeine Kunst geworden ist, während sie vordem als die reinste Kunstform gepriesen worden ist, bloss weil sie nicht an einen engen Kreis von Gegenständen binden musste. Alten Irrtum hat so erst der Film entlarvt und richtiggestellt.

Masst sich der Film aber trotz dieser seiner so neuartigen Vorzüge und Wirkungen keine Ausnahmestellung und keine führende Stellung unter den Künsten an, so darf er doch die Anmassung des Kritikers strafen, die den Film zum warnenden Exempel machen möchte, indem sie mit dem Wort „Kino“ einfach im schlechtesten Sinne charakterisieren will. Hier wäre Schweigen, Duldung und Bestätigung. Wenn einer meint, dass er beruflich ideale Kunstforderungen zu vertreten hat, so möge er doch die einfachste Forderung erst erfüllen, und Form und Stoff nicht verwechseln. Bespricht einer einen Roman, ein Bühnenwerk, und meint er, es wäre „Kino“, so liegt es auf der Hand, dass seine Vorstellung vom Kino, also seine Vorstellung vom Film, lediglich eine papierene ist. Was den Film anbelangt, so dient er dazu, die richtige Auffassung irgend eines Kunstwerkes ohne Störung, ohne störende und erst zu übertragende Behelfe, wie das Wort, zu ermöglichen. Deshalb ist aber der Film trotzdem „Illusion“, wie jede andere Kunstform auch. Die Filmillusion hat nur den Vorzug, dass sie die Sinne des Zuschauers derart gefangen nimmt, dass er sich ganz in die vom Künstler vorausgesetzten Verhältnisse versetzt glaubt. Wem dies nicht gelingt, der ist eben kein Zuschauer, sondern bloss ein — Referent.



— Weihnachts-Nummern. —

Wir bitten die verehrlichen Inserenten, uns ihre Ju-
serate für die beiden Weihnachts-Hefte vom 15. und 22. De-
zember gefl. umgehend übersenden zu wollen, damit wir für
ein aptes Arrangement Sorge tragen können.

